

## Nos adieux

Andrée Yanacopoulo

Number 26, May 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56672ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Publications Québec français

### ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

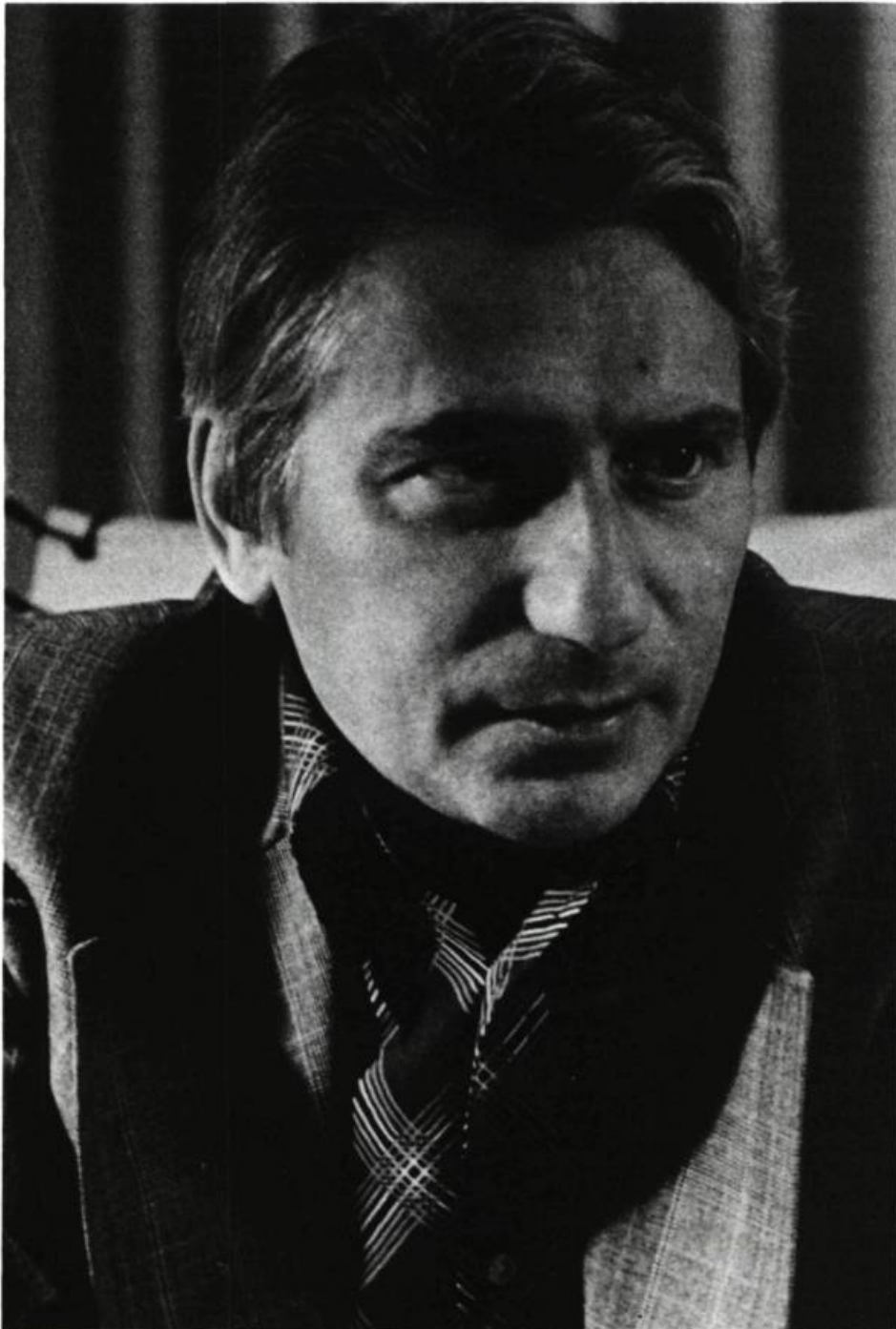
[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Yanacopoulo, A. (1977). Nos adieux. *Québec français*, (26), 13–14.

# Hubert Aquin: témoignages



**Je suis le symbole fracturé de la révolution du Québec, mais aussi son reflet désordonné et son incarnation suicidaire. Depuis l'âge de quinze ans, je n'ai pas cessé de vouloir un beau suicide (...) Me suicider partout et sans relâche, c'est là ma mission.**

*Prochain épisode (1965)*

Le 15 mars dernier, Hubert Aquin se donnait la mort avec son fusil de calibre 12 dans les jardins de Villa Maria, à quelques minutes de chez lui. Cette mort prématurée nous prive d'un écrivain de premier ordre et d'un des cerveaux les plus brillants du Québec.

L'équipe de *Québec français* a bien connu Hubert Aquin auquel a été consacré le dossier littéraire de décembre dernier. Nous avons voulu lui rendre ici un dernier hommage en recueillant quelques témoignages sur l'être unique et fascinant qu'il était.

Un soir que nous discutons du suicide, je lui avais dit que le suicide n'était en fait « qu'un meurtre pervers ». Il me lança alors un de ces regards si caractéristiques et par lesquels il touchait le fond des âmes, et me dit en souriant tristement « pas pervers, converti. » Adieu, Hubert, tu as trouvé la paix que tu cherchais frénétiquement depuis si longtemps. (C.V.)

## Nos adieux

Entre le silence, attirant et protecteur, et la confiance ininterrompue tout aussi tentante, il doit bien y avoir un milieu, dit juste parce que rendant compte de l'un et de l'autre sans pourtant y participer — or donc, un témoignage, une reviviscence de ces onze années d'amour constant, difficile et plein.

Indéfiniment, je revois le corps d'Hubert, à la morgue, et indéfiniment je remonte le temps: nos adieux chez nous, au bas de l'escalier; Hubert qui s'éloigne en auto, s'arrête un instant pour m'envoyer de longs baisers: son visage est grave, serein; moi, sur le perron, notre chatte Celsia dans les bras, je lui envoie aussi mes derniers baisers, et je le grave à jamais dans mon souvenir. Être ainsi ensemble tous les trois, Hubert, Emmanuel et moi, a toujours été pour moi le paradigme de la sécurité, du bonheur. Ce jour-là notre trinité en était à la dernière Cène. Notre dernier repas, le mardi à midi, dans un restaurant du boulevard Décarie; Hubert mangeait de bon appétit, lui si capricieux d'habitude, prenant même une partie de mon steak dont je n'arrivais pas à avaler une bouchée; il me racontait avec verve les merveilles de Rome, et je pensais: « plus jamais de voyages ensemble... plus jamais rien ensemble. »

Notre dernière nuit, faite d'échanges ininterrompus; je regardais les aiguilles du réveil avaler inlassablement les minutes. Hubert était doux, paisible, et nous nous disions tout ce qui nous venait à l'esprit. Je lui demandais des conseils. Au petit matin, il s'est endormi pendant que je partais donner mon cours.

Le 15 novembre, il s'était réjoui, avec beaucoup d'autres, de voir le Parti Québécois gagner les élections; l'Union Sacrée triomphait. Il se remit à croire que le Québec pourrait avoir besoin de lui.

Son affrontement avec *La Presse* l'avait atteint au plus profond de lui-même. Lorsqu'il y était entré, il est sûr qu'il était déjà en sursis, glissant insensiblement vers le néant depuis la finition de *Neige Noire* (« mon dernier roman »). Dans une reprise énergique et désespérée, il avait donné sans compter son temps, son intelligence et sa volonté pour promouvoir une production authentiquement québécoise... Dernière croisade d'un chevalier sans peur et sans reproche!

Aussi loin que je peux évoquer Hubert, je le revois à la fois ténébreux et tourmenté, en proie à ses démons intérieurs, et bouillonnant d'énergie, de projets, de dynamisme; à la fois destructeur, anarchiste — ce que j'appelais sa violence ontologique — et prêt à se donner tout entier à l'édification de son pays; tendu, hanté par ses obsessions, alors injuste et tourmenteur, et pourtant accueillant en lui l'espérance, la foi en des jours meilleurs; conciliant, facile à travailler, mais très exigeant, pour les autres comme pour lui; tolérant, prêt à faire place à toutes les suggestions, toutes les attitudes, mais fanatiquement exclusif et intransigeant sur le plan idéologique; attentif aux autres, allant droit à ce qui les préoccupait, mais aussi terriblement égocentrique et soucieux de lui-même. Il incarnait d'une façon

incroyable cette « coincidentia oppositorum » chère à Nicolas de Cuse. Mais si le thème s'en énonce vite, le contenu en est par contre inépuisable, et inépuisable la polysémie de ses actes et de ses mots.

Et surtout, surtout, ces contradictions ne se contentaient pas de coexister en lui; elles s'harmonisaient en un ensemble toujours mouvant, toujours oscillant. C'est ce qui lui conférait ce style qui n'appartenait qu'à lui. Seules étaient absolues et univoques sa générosité et sa démesure. Spectatrice fascinée de son propre déroulement, je n'ai jamais pu savoir si sa fiction s'alimentait à sa réalité, ou si bien plutôt ce n'était pas sa réalité qui s'inspirait de sa fiction.

Enfin, ce serait faire injustice à Hubert que de ne pas parler de son humour, de son ironie baroque et si énorme qu'elle emportait le rire à tout coup. D'ailleurs, qui n'a pas ri avec Hubert ne sait pas ce que c'est que de rire!

Cette violence, cette démesure propres à sa vie, il les a manifestées jusque dans la façon qu'il a choisie de se donner la mort. La balle qu'il s'est logée dans le front a littéralement pulvérisé son cerveau et le génie qui l'habitait.

Quant à moi, c'est en lui et par lui que je suis devenue ce que je n'étais pas: confiante en moi, apte à exercer mon jugement, mes capacités. De par la force de son amour, je me suis vue par ses yeux et j'ai cessé de me sentir inférieure parce que femme. J'ai forcé mes blocages intérieurs et suis arrivée à échanger en toute réciprocité. Ensemble nous avons aimé et valorisé l'habitude, la répétition. Je crois lui avoir apporté en retour un certain apaisement, une certaine sécurité, et la certitude d'être aimé tel qu'il était: « L'aimes-tu toujours, ton monstre? » me demandait-il...

**Puis, vers le 15 décembre, un médecin a décidé que je devais retourner à domicile et que j'étais, si l'on peut dire, guéri... C'est vite dit! Guéri d'avoir voulu mourir, est-ce seulement possible?**

*Point de fuite (1967)*

Nous avons voulu que notre couple témoigne de notre amour. Ensemble, nous avons cherché à nous réaliser, à nous assumer et à nous dépasser, plutôt que de partir à la recherche du pur bonheur. Ce fut une quête difficile. Nous nous étions approchés l'un de l'autre avec certitude, mais aussi avec une certaine appréhension de notre destin. Mais il le fallait.

Ainsi, sans cesse, je remonte au passé, à notre passé: paradis perdu, pèlerinage aux sources. Je ne peux que suivre le temps à contre-courant; j'ai cessé de vivre le 15 mars 1977.

Ma seule propulsion dans le futur, c'est par le biais d'Emmanuel que je peux l'imaginer. Emmanuel qui avait tout juste trois ans le jour où, triomphant, il m'a dit: « Tu sais, maman, j'ai compris: aujourd'hui, c'est le demain d'hier. » Emmanuel, à qui son père demandait, il y a environ trois ans (il en a neuf aujourd'hui): « Qu'est-ce que tu veux faire plus tard? » et qui, regardant avec défi Hubert dans les yeux, lui répondit: « Hélas, écrivain! ». Emmanuel enfin qui, le mois dernier, avait envoyé à son père ce poème fait pour lui:

*Mieux vaut se promener dans Rome  
Que boire une bouteille de rhum,  
Mais ce qu'il ne faut pas,  
C'est perdre son papa.*

Andrée YANACOPOULO

### Ses projets d'édition

J'ai connu Hubert Aquin à la Nouvelle-Orléans en décembre 1975. Au troisième congrès mondial de la Fédération internationale des professeurs de français. Il travaillait alors pour les éditions *La Presse* et se sentait même un peu coupable de cela. Mais il pensait que, grâce à Roger Lemelin en qui il croyait alors à l'étonnement de plusieurs, les lettres québécoises pouvaient profiter du pouvoir économique de Power Corporation.

Pourrait-on reprocher à Hubert Aquin d'avoir cru en la parole d'un homme qui lui avait paru vouloir faire beaucoup pour la littérature et la culture québécoises? Pourrait-on lui tenir rigueur d'avoir voulu faire servir du « sale argent » à une cause propre? Hubert Aquin était dans la dynamique de la vie et éprouvait en quelque sorte une voie possible, lui qui en avait, par ailleurs, refusé plusieurs qui passaient presque toutes par Ottawa: *Liberté*, Radio-Canada, le prix du gouverneur général...

Je ne sais pas qui fera un jour, si les documents ne sont pas détruits, le bilan des projets québécois d'Hubert Aquin à *La Presse*. On connaît ce grand projet du *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* que la maison d'édition montréalaise devait éditer: le travail d'une dizaine d'années de recherches de huit chercheurs et de centaines de collaborateurs centrés autour de Maurice Lemire. Et puis cet autre projet de *Civilisation québécoise* à présenter à l'Europe, au Canada anglais et à l'Amérique étatsunienne et à l'Amérique du Sud. J'étais avec Hubert Aquin responsable de ce projet qui regroupait déjà une